1re Année. — N° 25. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 22 Décembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer. . . .	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez M. Ledoyen et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er Juillet ou du 1er Janvier

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

AVIS ESSENTIEL.

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire le 31 décembre, de vouloir bien le renouveler avant cette époque, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal ; nous rappelons que les abonnements partent du 1er juillet ou du 1er janvier ; qu'ils se paient d'avance, soit au bureau du journal, soit en mandat sur la poste. L'Administration ne faisant jamais de traite, nous invitons ceux de nos abonnés en retard à vouloir bien user de l'un des moyens indiqués.

Depuis la création de *l'Avenir*, nous avons gracieusement envoyé notre journal à plusieurs centaines de personnes ; elles sont donc aujourd'hui parfaitement en mesure de connaître nos tendances et notre rédaction.

Si notre feuille ne leur parvient pas dorénavant, c'est que les exemplaires que nous avons consacrés à être répandus gratuitement seront adressés à d'autres lecteurs : nous voulons répandre l'idée. Nous prions également les personnes qui auraient quelques communications ou quelques réclamations à nous faire, de s'adresser directement à nous.

Immédiatement après les *Lettres d'un chrétien*, nous publierons le *Livre d'Eraste*. Il ne nous appartient pas d'en faire l'éloge, mais nous espérons que nos sympathiques lecteurs nous sauront gré de cette publication. Nous publierons également une série d'études philosophiques de MM. André Pezzani, Honoré Benoist, P. Xavier, de Montneuf, etc., dont la collaboration nous est assurée. Plusieurs médiums de Paris et de province nous ont gracieusement offert leurs concours, que nous avons accepté avec reconnaissance. A partir du 1er janvier prochain, nous donnerons le compte rendu des séances particulières des groupes de Paris ou de province qui nous paraîtront intéressantes pour le public spirite ; enfin nous ne négligerons rien pour tenir les engagements que notre titre de *Moniteur du Spiritisme* comporte.

Paris, le 22 Décembre

LETTRES D'UN CHRETIEN SUR LE SPIRITISME

Paris, le 20 décembre 1864.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

Chère Clotilde,

Vous me demandez la cause de l'interruption de la publication des lettres que je vous ai adressées ; mon Dieu ! elle est des plus simples : j'ai égaré la copie de ma dixième lettre, et, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu la retrouver. J'ai donc recours à votre excellente amitié en vous priant de me renvoyer l'original de cette lettre qui porte la date du 5 août 1863.

Mille choses, je vous prie, à votre mère et à l'excellent abbé Pastoret, et croyez-moi toujours

Votre bien affectionné cousin,

Alis d'Ambel.

CHEZ VICTOR HUGO

PAR UN PASSANT (1) — 1864

Exilé et toujours voyageur, cherchant la patrie absente, Victor Hugo promène sa grande personnalité à travers les royaumes et les empires qui ne sont pas sa patrie : *Quærens quem devoret !*

Voici une lettre que nous trouvons dans l'ouvrage qui *fait* le sujet de cet article ; il est plein d'enseignement sur la vie du grand poète du dix-neuvième siècle.

» Eyndlaven, 15 août 1863

» Mon ami, je griffonne ceci sur une feuille arrachée à mon carnet, avec mon genou pour table, dans un coin d'auberge. — Je suis en pleine école buissonnière. Je viens de voir la Hollande, voilà trois semaines que j'y fais des zigzags, allant de Maëstricht à Utrecht, ou de Schiedam à Amsterdam. J'ai tout vu. — Il y a des merveilles de tout genre, et comme nature, et comme arts, mais l'ensemble est une désolation. Il faut toute ma bienveillance pour ne pas être furieux. — La vieille Hollande chinoise n'existe plus, Une curiosité, c'est qu'il n'y a pas de curiosités. Tout est gratté, refait, anglaisé, châtré, badigeonné en jaune. . . . .
. . . .

» Victor Hugo. »

Le passant dépeint la demeure de Victor Hugo, et nous lui empruntons tout ce qui peut confirmer l'idée, qui est nôtre, que le grand poète est spirite.

Oyez et jugez :

LE VESTIBULE.

» On entre chez Victor Hugo par un vestibule dont la disposition arrête le regard. — . . . . . . On lit dans les cartouches ménagés au milieu des sculptures, les premières inscriptions ; c'est une brève sentence religieuse et philosophique :

» *Aime et crois* ;

» Un laconique précepte d'hygiène physique et de morale, rien que trois mots qui paraissent sortir de la bouche d'une pythonisse

» *Mange*, *Marche*, *Prie* ;

» Enfin cette douce et bienveillante parole gravée dans le chambranle d'une des portes en dehors d'une statuette de la vierge, et qui promet l'hospitalité aux voyageurs :

» *Ave !* »

(1) Cadar et Luquet, éditeurs, 70, rue Richelieu.

FEUILLETON DE L'AVENIR

JOHN MURRAY SPEAR

M. Spear est né à Boston, État de Massachusetts, le 16 septembre 1804. Son père étant mort, il fut placé, encore enfant, dans une filature de coton. Là, peu de moyens de s'instruire ; néanmoins, à l'école du dimanche il apprit à lire, à écrire et à calculer. Plus tard, étant en apprentissage chez un cordonnier à Abingdon, il assista un jour à un sermon d'un prédicateur de la secte des universalistes. Les paroles du texte : — « *Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature.* » — lui semblèrent un message direct du ciel. Il ne les oublia pas. Mais comment devenir en état de prêcher ? A force de privations, il ramassa une petite somme qui devait l'aider à poursuivre ses études. Elle fut perdue par suite des mauvaises affaires de la personne à qui elle avait été confiée. Malade, sans amis, sans argent, Spear entendit toujours en lui-même la voix qui disait : — « *Prêche l'Evangile !* » — Enfin, à force de persévérance, aidé quelquefois par des personnes généreuses, il parvint à acquérir assez d'instruction pour pouvoir prêcher son premier sermon le 28 décembre 1828.

En 1836, nous le trouvons, à New-Bedford, pasteur de la Société universaliste. Il y avait alors une grande agitation au sujet de l'esclavage. M. Spear prit toujours et partout le parti de l'esclave : sermons, lectures, secours matériels, rien ne fut épargné par lui ; cette conduite généreuse souleva une telle opposition, qu'il fut forcé de quitter New-Bedford. Les habitants de Naymonth l'accueillirent avec joie. Pendant un voyage qu'il fit pour donner des lectures publiques contre l'esclavage, il fut assailli à Portland, État du Maine, par une populace furieuse. Il leur échappa avec de graves blessures, auxquelles il aurait succombé sans les soins empressés de quelques personnes charitables.

En 1845, il vint s'établir à Boston, occupé d'une autre œuvre de philanthropie. Pendant trois ans, il y publia avec son frère un journal hebdomadaire, *l'Ami du Prisonnier*. En toute saison, à toute heure, il visitait les repaires et les bouges de Boston, et soulageait les malheureux. Les prisonniers n'étaient pas oubliés ; il trouvait des paroles d'espoir pour ceux qui se désespéraient, des paroles d'amour et d'encouragement pour ceux qui étaient abandonnés. Tout accusé, innocent ou coupable, s'il était sans amis et sans argent, trouvait un défenseur par les soins de M. Spear. Il a souvent fait bien des lieues, à l'instigation des Esprits, sans savoir dans quel but ; mais arrivé à l'endroit indiqué, il rencontrait invariablement quelque pauvre prisonnier qui avait besoin de lui. Mais tout en s'occupant des accusés et des condamnés, M. Spear n'oubliait pas les besoins de leur famille et y pourvoyait selon ses moyens.

En 1851, son attention fut appelée sur les phénomènes spirites. S'étant senti depuis longtemps guidé par une main invisible et en communication avec des intelligences supérieures, il y crut facilement. Quelques mois d'étude le convainquirent de la vérité du phénomène, et il se trouva lui-même médium. Souvent, sur l'invitation de l'un de ses guides, il s'est rendu chez des personnes inconnues qu'il trouvait malades, et l'application de sa main sur la partie malade a généralement suffi pour ôter le mal.

M. Spear est surtout médium parlant. De nombreux discours ont été ainsi prononcés par des intelligences invisibles sur des sujets de leur choix, tandis que le médium ne prêtait que son organisme, étant lui-même dans un état inconscient. Dans cet état, M. Spear fait preuve d'une aptitude très-remarquable à donner la description détaillée du caractère d'une personne, soit que cette personne soit présente, soit que M. Spear ne tienne qu'une lettre de sa personne ou sa photographie, sans qu'il ait besoin d'examiner ces objets. Il a passé deux ans et demi,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE SALON.

. . . .

« Sur deux volutes figurant un parchemin roulé, sont gravés d'un côté les noms des hommes que Victor Hugo regarde comme les principaux poètes de l'humanité (1) :

» *Job*, *Isaïe*, *Homère*, *Eschyle*, *Lucrèce*, *Dante*, *Shakespeare*, *Molière*.

» De l'autre côté, on lit les noms suivants : *Socrate*, *Christ*, *Colomb*, *Luther*, *Washington*.

» Sur le double entablement de la cheminée s'appuient deux statues en chêne : celle de saint Paul lisant, avec cette inscription au piédestal :

» LE LIVRE! »

» Et celle d'un moine en extase, les yeux levés, et au piédestal ce mot :

» LE CIEL! »

LA SALLE A MANGER.

» Partout où ils ont pu prendre jour, se dressent des vases et des statuettes de porcelaine et de faïence. Le dix-septième et le dix-huitième siècles n'ont rien de plus curieux. Une statuette, notamment, qui couronne l'ensemble de la cheminée, doit être signalée. C'est une Notre-Dame de-Bon-Secours, portant l'enfant Jésus dont la petite main porte le monde. Au-dessus sont gravés ces vers que vous lirez peut-être dans les *Chansons des rues et des bois* :

» Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde!
O liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

» Diverses légendes complètent la physionomie du lieu. Ici le mot DIEU, en regard du mot L'HOMME ; plus loin ce cri : PATRIE. Une mélancolique parole :

L'EXIL, C'EST LA VIE!

» Puis un conseil tout religieux :

Habitant des demeures périssables
Pense à la demeure éternelle!

. . . .

» Il ne nous appartient pas de décrire en entier un fauteuil de chêne, toujours vide, qui est adossé au mur et placé au haut bout de la table. Victor Hugo y voit la place des aïeux au repas de la famille. Une chaîne a fermé ce fauteuil, qui porte, entre autres inscriptions, celle-ci :

LES ABSENTS SONT LA!

» Le lit fait face à la cheminée, le chevet adossé au mur et les pieds dirigés du côté du spectateur. Le dais est fait d'un assemblage de panneaux de la renaissance ; le chevet superpose deux sujets mythologiques, accostés de colonnettes et de volutes, surmontées d'un piédanche d'ébène couronné lui-même d'une tête de mort en ivoire avec cette inscription :

(1) Voir notre étude sur le *Schakespeare* de l'auteur des *Orientales*, publié dans le journal.

NOX, MORS, LUX.

. . . .

Puis des maximes :

GLORIA VICTIS! VÆ NEMINI!
L'esprit souffle où il veut,
L'honneur où il doit.

Et, enfin, au-dessus d'une horloge qui accompagne d'un gai carillon la sonnerie de ses heures, ces deux vers encore inédits :

» Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit;
Toutes blessent, hélas! la dernière guérit.

Les différents passages que nous venons de citer prouvent d'une manière évidente que le grand poète est spirite de cœur et d'âme. Cette persuasion nous permet de publier la lettre qu'a bien voulu nous adresser l'éminent écrivain, qui habite *Hauteville-House :*

« Castel, le 2 septembre 1864.

» Monsieur,

» Je voyage en ce moment, je suis sur les bords du » Rhin; votre article du 1er septembre sur mon livre (1) » me tombe sous les yeux. Je le lis avec un vif intérêt. Je » serais heureux de connaître tout le travail dont cet ar- » ticle est un fragment. Vous dites avec éloquence des » choses élevées. Dans un mois je serai de retour à » Guernesey; mais je n'ai pas voulu attendre pour vous » envoyer avec mes remerciements, l'expression de ma » sympathie et de mon estime.

» VICTOR HUGO. »

Nous n'ajouterons aucun commentaire à cette lettre, mais nous sommes bien aise de la publier pour faire réfléchir les écrivains qui, comme M. Feyrnet de *l'Illustration*, nous condamnent sur l'étiquette et par conséquent sans nous connaître. Nous publierons également plus tard quelques lettres que nous avons reçues et qui sont écrites et signées par les plus grands noms de l'époque contemporaine. Si nous commençons par celle de Victor Hugo, c'est que « à tout seigneur, tout honneur! »

ALIS D'AMBEL.

LE PÉRISPRIT

SELON LES NÉOPLATONICIENS

La question du périsprit est très-importante dans l'enseignement philosophique du Spiritisme, puisque c'est le moyen de toutes les manifestations. C'est pourquoi, après avoir fait voir (corps spirituel de l'âme) l'opinion d'*Origène* et de son commentateur *Jean Reynaud*, après avoir fait ressortir l'appui que cette opinion prenait dans le livre de la Genèse et dans le Zohar, nous poursuivrons à cet égard nos études historiques et nous rechercherons aujourd'hui ce qu'en ont pensé les néoplatoniciens et leur école. On sait que le néoplatonisme a été, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, un mouvement synthétique qui peut bien avoir avorté, parce qu'il était prématuré, mais qui n'a pas disparu sans laisser dans la philosophie et dans la théologie de lumineuses traces qu'il peut n'être pas indifférent de recueillir, surtout lorsqu'elles viennent en aide à l'immense travail de notre siècle, inauguré par le Spiritisme et préparateur du règne de Dieu ici-bas.

(1) Shakespeare.

Cette œuvre sera la synthèse, mais cette fois faite à son heure, de toutes les idées philosophiques et théologiques, avec le concours des Esprits. Or, voici ce qu'enseignaient, dans leur langage et leurs formules scientifiques, les principaux néoplatoniciens, sur le périsprit ou l'enveloppe spirituelle de l'âme :

Selon Proclus (Comm. sur le *Timée*, p. 311), Porphyre croyait que le véhicule éthéré, avec lequel il identifiait la puissance irrationnelle de l'âme, était, lorsque l'âme retournait au monde intelligible, réuni aux astres auxquels il avait été emprunté (Voy. les *Principes de la théorie des intelligibles*, § XXIII, t. I, p. 115). Jamblique pensait, au contraire, que la puissance irrationnelle et le véhicule éthéré, non-seulement survivaient à la mort, mais encore conservaient leur individualité. Les vêtements éthérés, célestes et spirituels, dont parle ici Jamblique, sont l'esprit ou corps éthéré qui, selon la plupart des philosophes néoplatoniciens, jouait le rôle d'intermédiaire entre l'âme raisonnable et le corps terrestre. « Toute âme particulière, dit Proclus, a un véhi- » cule immatériel, indivisible, et impassible par son » essence. Le véhicule de toute âme descend par l'ad- » dition d'enveloppes de plus en plus matérielles ; il » remonte avec l'âme, quand il est purifié de la matière » et qu'il revient à sa forme propre, dans la même pro- » portion que l'âme qui se sert de lui. L'âme descend, » en effet, d'une manière irrationnelle, en prenant des » puissances irrationnelles, et elle remonte en se dé- » pouillant de toutes les facultés propres à la génération » dont elle s'était revêtue en descendant. » (*Éléments de théologie*, § CCVIII, CCIX.)

Synésius, dans son traité *Des songes* (p. 136-138), a développé la théorie néoplatonicienne de l'esprit intermédiaire entre l'âme et le corps :

« L'imagination est le sens des sens, parce que l'es- » prit imaginatif est le sens commun et le corps premier » de l'âme. L'esprit imaginatif est le premier et le propre

---

au printemps de 1862, à Paris (1), où il a donné des consultations avec beaucoup de succès. Il se trouve maintenant ici à Londres.

Un caractère aussi pur, aussi dévoué et aussi désintéressé, une vie toute d'abnégation et de charité ont droit à quelque considération dans ce siècle, où l'unique but de l'homme semble être d'amasser le plus d'or et d'argent possible, comme si ces richesses devaient servir pour la vie à venir.

London, *Spiritual Magazine*.

Rêve identique par deux personnes

Si deux personnes, dont l'une est somnambule, s'endorment en se donnant la main, elles feront presque toujours, en même temps, les *mêmes rêves*.

Ce fait est constaté dans la pratique médicale si approfondie du docteur Berna. En présence de semblables phénomènes, dit M. André Delrieu, — *n'hésitons plus à reconnaître le mélange des âmes*.

La formation de l'ombre peut donc être considérée comme un produit subtil, psychique, rayonnant du cerveau du voyant, produit sollicité par les discordantes réactions de celui-ci sur les débris transmondains de l'apparition.

(1) M. Spear a fait un second séjour à Paris cette année, mais il a été de très-peu de durée.

Apparition. (1)

A l'issue d'une fièvre nerveuse, lorsque sa convalescence était encore faible, un de mes amis se trouvant couché et éveillé aussi parfaitement que possible, s'aperçut que la porte de sa chambre s'ouvrait, et en même temps l'apparence ou la figure d'une femme marcha vers le pied du lit. Il regarda le fantôme pendant quelques minutes, et, comme ses yeux à la fin était fatigués de contempler cette perspective, il se tourna sur lui-même et réveilla sa femme; mais quand il reporta de nouveau la vue sur sa chambre, le fantôme n'existait plus.

La vision de Lord Bruce.

Théophilus Insulanus, dans son *Traité sur la seconde vue*, rapporte le fait suivant :

Lord Bruce, la veille du jour où il fut tué en duel, vit pendant la nuit une tête de mort dans la glace qui décorait l'alcove de son lit. Les personnes auxquelles il fit part de cette vision voulurent en conserver le souvenir, et sur son tombeau, élevé à Berg-op-Zoom, lieu du combat fatal à lord Bruce, ils firent représenter en bronze la vision telle que l'infortuné gentilhomme l'avait racontée, à leur grande frayeur, peu avant d'en venir aux mains avec son adversaire. Ce tombeau fut détruit lors du sac de Berg-op-Zoom par les armées françaises, sous le commandement du maréchal de Lowendahl, le 16 septembre 1747 (1).

(1) (1839) Revue de Paris. André Delrieu.

Le baiser d'un Fantôme. (2)

Un ami de Rosse montant se coucher, se voit et se sent embrassé au haut de l'escalier par le fantôme d'une dame vêtue de blanc. Vainement, il proteste de la voix et du geste ; il ne reçoit pas de réponse. Ces embrassements durèrent d'ailleurs l'espace d'un éclair; mais la victime de ces caresses imprévues, prise d'un malaise subit, sentit la fièvre, s'alita et mourut peu après.

(1) Théophilus Insulanus, *Treatise on the second sight*.

(2) Rosse's Arcana — Wanley, *Wonder of the Little World*.

» véhicule de l'âme : il devient subtil et éthéré, lorsque » celle-ci s'améliore, épais et terrestre, lorsque celle-ci » se déprave. Il a, en effet, une nature intermédiaire » entre le raisonnable et l'irraisonnable, entre l'incor- » porel et le corporel ; il est leur limite commune ; » il lie le divin à ce qui tient le dernier rang... Cet Es- » prit psychique, que les hommes bienheureux ont » appelé l'âme spirituelle, devient, par sa disposition, » un dieu ou un démon de forme variée, ou une image, » et c'est dans cette image que l'âme expie ses fautes... » Avec du travail et du temps, l'esprit imaginatif peut » remonter au ciel après s'être purifié dans plusieurs » existences successives. »

Si on débarrasse ces divers passages de leur formulaire, si l'on veut bien pénétrer au fond, avec une connaissance suffisante du langage philosophique usité chez les néoplatoniciens, on trouvera, qu'à le bien prendre, ils ne diffèrent pas des doctrines du Spiritisme sur le périsprit. Le corps et tout ce qui s'y rattachait, même comme lien intermédiaire, était à leurs yeux l'irrationnel, le sensible, l'âme seule était l'intelligence par sa partie divine. Ils appellent donc le périsprit, c'est-à-dire ce qui sert de relation entre l'âme et le corps, l'*âme irrationnelle*, ils constatent que c'est un véhicule éthéré, et qui se purifie de plus en plus, par suite de notre élévation et de nos vies successives. Il y a concordance parfaite entre ces opinions (sauf les mots), et les enseignements spirites, et nous pouvons en exciper, car l'antiquité de pareilles vues prouve leur vérité ; elle ne peut s'expliquer que par la révélation qui en avait déjà été faite aux philosophes et aux théologiens par des Esprits supérieurs, quoique le germe n'en dût être développé que de nos jours. Il y a plus, on trouve soit dans Plotin, soit dans Porphyre, le châtiment des suicidés expliqué comme par le Spiritisme actuel, au moyen de la persistance des liens du périsprit et de l'âme. Au livre IXe de sa *Première Ennéade*, Plotin s'exprime ainsi :

« Lorsque l'âme sort violemment du corps par une » mort volontaire, elle emporte quelque chose de cor- » porel, dont elle a de la peine à se débarrasser, c'est » là le châtiment du suicide, rester plus ou moins de » temps dans un accouplement odieux avec la chair qui » se décompose... »

L'auteur des *Oracles magiques* dit de même : « Ne » quitte pas volontairement la vie, de peur que ton » âme ne sorte du corps, *en emportant quelque chose* » (ἴχουσά τι) dont elle ne pourrait s'affranchir que par » le temps, » et Porphyre enfin (*Traité de l'abstinence des viandes*, liv. II, 47) développe la même idée en ces termes : « Lorsque l'âme d'un animal est séparée de son » corps par violence, elle ne s'en éloigne pas et se tient » auprès de lui, de même des âmes humaines, lors- » qu'une mort violente les fait périr : elles demeurent » liées à leurs corps. C'est une raison qui doit détourner » du suicide, car alors ces liens deviennent un châti- » ment, et pour les briser, c'est affaire au temps et au » repentir. »

On le voit clairement par ces citations, les néoplatoniciens avaient déjà à l'époque des idées fort justes sur le périsprit et sur ses rapports avec l'organisme grossier de l'homme.

DE MONTNEUF.

Le Matérialisme, c'est l'Egoïsme.

Ainsi que les seigneurs du moyen-âge qui se seraient crus déshonorés s'ils avaient su signer leur nom, et qui laissaient aux moines le soin de nous conserver les travaux intellectuels des générations précédentes, combien de gens aujourd'hui s'imaginent qu'il est de bon ton de ne croire à rien et de ne donner comme spécimen de leur raison qu'un scepticisme affecté.

A l'être nul, qui ne raisonne point, et n'a d'autres préoccupations que le soin de sa chevelure et de ses ongles, on peut pardonner une absence d'opinion personnelle : que celui-là croie qu'il n'est qu'une machine, il aura en quelque sorte raison ; mais que l'homme intelligent, le penseur n'admette point l'âme, n'admette point Dieu, c'est impossible.

Non, vous tous qui avez foi en la science, vous ne pouvez nier une intelligence qui survive à la décomposition, à la transformation de votre corps.

Demandez à l'homme de bien, malheureux quoi qu'il fasse, pourquoi il persiste à rester honnête, et ne finit pas par s'écrier, révolté, désespéré, en face de l'adversité qui ne lui laisse ni trêve ni repos : Qu'importe la vertu, puisqu'elle est inutile ? Qu'importe Dieu, s'il ne protége que le vice ?

Oui, demandez-lui cela, matérialistes qui, au sortir de table, drapés dans l'égoïsme d'un bien-être assuré, ne vous êtes jamais préoccupés d'un avenir incertain.

Il vous répondra : J'entends, moi qui l'interroge, la voix de ma conscience, et cette voix me répète chaque jour : N'es-tu pas heureux du bien qu'il t'est donné de faire ? Tu souffres, c'est vrai ; mais regarde derrière toi... N'as-tu pas des réminiscences de mauvaises actions commises dans une vie antérieure ?... Les crimes que tu condamnes aujourd'hui, es-tu bien sûr de n'avoir pas à te les reprocher ? Si tes malheurs présents n'étaient qu'une expiation ?... si les pleurs versés maintenant n'étaient qu'une compensation aux larmes que tu fis répandre dans les siècles écoulés ?

Et puis, les souffrances endurées, les angoisses qui t'oppressent ne te donnent-elles pas la mesure du bonheur à espérer ?... Le calme plat peut-il jamais être un bien pour l'humanité ? Eprouve-t-il une jouissance appréciable l'homme qui voit dans les jours à vivre encore une succession de jours semblables à ceux qu'il a vécu déjà ? Qu'est-ce qui fait l'agrément du printemps ? n'est-ce pas le rayon du soleil tombé sur nous derrière les jours de deuil ? n'est-ce pas le réveil de la nature succédant aux tristesses de son sommeil ? n'est-ce pas, dans les champs et dans les bois, la verdure et les fleurs remplaçant le givre et la neige ?

N'est-ce pas aussi le souvenir des mauvais jours qui nous fait apprécier le présent ?

.... forsan et hæc olim meminisse juvabit. (1)

Où trouvez-vous le bonheur, matérialistes, qui n'avez pas à espérer de lendemain ? Pour qui vos veilles, vos recherches, vos labeurs, savants qui niez votre individualité éternelle ? Pourquoi ce besoin de travail, cette ambition du progrès, vous tous qui cherchez à répandre les lumières ? Ce n'est pas à la satisfaction d'une vanité éphémère que vous, riches, vous à l'abri des mauvais jours, vous allez jouer sur les champs de bataille une vie qui devrait se terminer par le néant ?

Quoi que vous puissiez dire, vous avez une secrète espérance de ne pas mourir tout entiers. C'est cette espérance, éternelle comme le monde, qui seule peut être la sauvegarde de l'humanité malheureuse : c'est elle qui désarme le désespoir et protége le riche contre le pauvre.

Ne tracez pas sur la porte du champ funèbre les terribles paroles du Dante :

Lasciate ogni speranza (1)
Voi che intrate!

Car le malheureux, n'ayant d'autre espoir que dans la fortune, ne se sentira plus, afin de se la procurer plus vite, les mêmes répugnances pour le mal. Il vous dira à vous qui ne voulez pas croire à Dieu, parce que vous n'avez jamais souffert et n'avez pas éprouvé le besoin d'espérer en lui, il vous dira, si vous tuez en son âme la croyance : Qu'ai-je besoin d'être plus longtemps honnête homme, si la probité aboutit à la tombe pour n'en sortir jamais ?... L'honneur, la bonté, la justice ?... sottise que tout cela... Mon voisin est riche, moi je meurs de faim ; tous les plaisirs, toutes les joies sont pour lui ; moi je n'ai connu de la vie que les souffrances et les douleurs... Pourquoi, moi qui le briserais sur mon genou, ne le dépouillerais-je point pour connaître à mon tour toutes les jouissances que procure la fortune ?

Heureusement toute une jeunesse intelligente élève la voix contre le matérialisme qui nous ramènerait aux temps où régnait en maître le droit du plus fort, et mettrait à la bouche de tous ces hideuses paroles :

« Que m'importe que le monde périsse, pourvu que je vive, moi ! »

L'avenir que vous niez, nous le voyons bien beau, nous qui croyons : invités à nous asseoir à tous les banquets de ce globe, et à goûter à tous les mets qui nous y sont offerts, nous ne pouvons nous priver de l'un d'eux sans nous condamner à ignorer l'un des secrets de ce monde. Notre corps doit se composer de la quintessence de toutes les essences terrestres, avant d'être l'interprète fidèle de toutes les sensations possibles, et partant avant de rendre exactement toutes nos pensées, tous nos sentiments, toutes nos conceptions. C'est, il est vrai, dans la possession complète de la matière que nous devons trouver l'explication complète des toutes les vérités qu'elle renferme, mais cette matière n'est qu'un instrument, nécessaire encore à nos intelligences à peine sorties de l'enfance.

Notre corps est le creuset où viennent s'épurer toutes les substances composant notre globe ; ce qui est aujourd'hui poison pour nous, sera demain substance inoffensive, puis aliment nécessaire ; nous nous assimilons petit à petit, par rang d'ordre, sans transition brusque, toutes les essences terrestres, et nos formes n'auront atteint à la perfection possible ici-bas qu'autant que nous pourrons sans danger nous assimiler toutes les matières dont notre monde est formé.

En effet, où trouvez-vous le progrès ? Est-ce chez l'homme nature ? Non, c'est chez l'homme qui a pris part à tous les banquets de l'humanité, qui a transporté ses pénates dans toutes les contrées, qui a pour patrie le monde entier. C'est le croisement des races qui modifie en mieux les formes, c'est par les greffes que s'obtiennent les fruits les plus savoureux, c'est par la grande communion de toutes les races intelligentes que les peuples arriveront à l'entente générale, qui ne sera que la fusion de toutes les manières de voir, de toutes les sympathies :

La parité des races, la parité du cœur, la parité de l'esprit.

Alors l'humanité sera mûre pour d'autres sphères.

Avec de telles espérances, le malheureux retrouve des forces pour la lutte. Et le matérialisme peut-il les lui promettre ?

HONORÉ BENOIST.

(1) Peut-être un jour serez-vous heureux de vous rappeler (ces terribles épreuves).

(1) Laissez toute espérance au seuil de cette porte.

L'*Artiste* nous a emprunté, sans daigner nous citer, plusieurs communications médianimiques et, notamment, dans la chronique du 15 septembre dernier, sous la signature : *Pierre Dax*. Bien que l'*Artiste* nous regarde du haut de son avenue *Lord Byron* et dédaigne de nous adresser sa luxueuse publication quand elle parle de nous, nous n'avons pas oublié de lui adresser notre humble feuille depuis le jour de son apparition. Voici en quels termes M. Pierre Dax parle de la dernière communication qu'il nous a empruntée.

« QU'EST-CE QUE LE GÉNIE ?

« Le spiritisme vient de nous répondre en se servant du nom de Goëthe ; le fameux barbet (*sic*) de Faust est devenu *médium* sous la communication d'Alfred Didier.

Si M. Pierre Dax avait consulté, ayant d'écrire sa *chronique*, son estimable directeur, M. Arsène Houssaye,

peut-être celui-ci l'eût-il engagé à modifier son préambule, car, ainsi qu'on le verra ci-après, M. Arsène Houssaye a été acteur et témoin dans une manifestation médianimique des plus rares dans l'obtention de *l'écriture directe*. Il est même probable que si MM. Dax et Houssaye avaient lu attentivement l'*Avenir*, et ne s'en étaient pas rapporté à un copiste, ils n'auraient pas attribué à M. Alfred Didier une communication obtenue par Madame Costel. D'autre part, nous avouons ne rien avoir compris à la phrase de M. Pierre Dax que nous citons ci-dessus et nous ne sommes pas les seuls. A ce sujet, M. Arsène Houssaye peut consulter l'éditeur de son livre : *Les Charmettes*; ce livre, du reste, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur du *Quarante-et-unième Fauteuil* est charmant.

ALIS D'AMBEL.

ÉCRITURE DIRECTE

(ARSÈNE HOUSSAYE)

Un autre mort bien célèbre aussi s'est révélé également à un des plus charmants esprits de ce temps-ci, il y a peu de jours, et cela d'une façon plus étrange encore. Arsène Houssaye a des amis qui sont *médiums*, et qui, depuis longtemps, le tourmentent pour le faire participer à une expérience. Il était peu croyant; cependant il céda pour leur être agréable. Ils le prièrent de désigner un personnage historique avec lequel il désirât entrer en relation directe. Il nomma Fénélon.

Les adeptes prirent une feuille de papier parfaitement blanche et la lui montrèrent afin qu'il l'examinât lui-même. On la porta sur une table, et les médiums se recueillirent. Pendant une demi-heure environ, personne n'y toucha; cependant, lorsqu'on alla la reprendre, on y trouva ces mots écrits au crayon :

« Soyez humble.

FÉNELON. »

Ce qu'il y a de particulier, c'est que M. Arsène Houssaye possède une lettre de Fénelon et que c'est absolument la même écriture.

(*Paris-Journal* nº 44, 1859).

LES FRÈRES DAVENPORT A OXFORD

SCÈNES TUMULTUEUSES

(Extrait du *Morning-Star*)

Les frères Davenport ont visité Oxford jeudi, 8 décembre, et ont donné une séance particulière à l'Hôtel de Ville, dans la chambre du conseil. La représentation publique avait été annoncée pour sept heures, et malgré le concert de la Société musicale des amateurs de l'Université, la salle était remplie de membres de l'Université, parmi lesquels les étudiants se trouvaient en très-grande majorité. Le Dr Ferguson commença par expliquer la nature de la représentation, mais, dès son apparition sur la plate-forme, il devint l'objet d'une violente opposition de la part des « esprits d'élite, » au centre de la salle, qui continuèrent leur tapage jusqu'à la fin de la représentation. Ceux qui se souviennent de la réception donnée à Barnum et à d'autres imposteurs par les étudiants qui ont toujours su apprécier le véritable talent, penseront sans doute qu'il y avait dans cette conduite quelque chose de plus que ce qui paraissait à la surface, et à voir l'animosité montrée envers l'orateur, lorsqu'il annonça que certaines conditions étaient nécessaires pour la réussite des phénomènes, on devait conclure que la représentation des frères était jugée une imposture par les étudiants. Le Dr Ferguson ayant expliqué les conditions dans de rares intervalles de tranquillité, invita quelques personnes de l'auditoire à venir lier les frères, etc., et plusieurs messieurs offrirent immédiatement leurs services; après un certain délai, on fit choix du capitaine Owen, chef de la police du comté, et de M. Galboys, membre du collége de New-Inn, pour représenter le public. Sans entrer dans les détails de la représentation, nous pourrons dire que les frères s'en acquittèrent de la manière la plus satisfaisante, et l'examen le plus sévère de la part du capitaine et de son collègue ne put jeter aucune lumière sur les mystères du cabinet. Des observations de toute espèce furent adressées au Dr Ferguson, pendant la représentation, et dès qu'il s'approchait du cabinet, on criait de tous côtés : « Eloignez-vous, Ferguson. » Vers l'approche de la fin de la représentation, le tapage devint de plus en plus grand, les barrières qui partageaient la salle en deux, furent brisées, de même que les siéges appartenant à la ville.

L'objet des étudiants était de monter sur la plate-forme; y ayant réussi, soi-disant pour faire l'inspection du cabinet, ils commencèrent une série de manifestations d'une nature étrange pour les frères, qui regardaient la scène avec crainte et étonnement. Le cabinet fut balancé en tous sens au risque d'être complétement détruit. A ce moment critique apparut un des officiers de l'université, et la tranquillité fut rétablie, mais non sans peine. La salle étant évacuée avait l'air d'avoir été saccagée. Plus tard, dans la soirée, les frères donnèrent leur représentation « obscure » à une demi-guinée par place. Il y avait environ soixante personnes, et tout se passa dans le plus grand ordre. Les phénomènes obtenus par les Davenport et par M. Fay causèrent la plus grande satisfaction. Hier (vendredi), on ne parlait dans toute la ville que de ces représentations, et l'opinion publique est unanime dans l'expression de son étonnement et de son admiration à la vue de ces talents remarquables.

Traduction de M. M.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Swedenborg, par le juge Edmond

SUITE (1)

Mais on ne doit pas supposer, pour cela, que ceux qui ont usurpé ce nom aient eu l'intention d'enseigner un mensonge ou de faire une communication qui fût fausse sous tout autre rapport. Voyant que ce n'était qu'au prix de ce mensonge, sans importance à leurs yeux, qu'ils pouvaient se communiquer, ils n'ont pas hésité à le faire, et ils se demandaient naturellement : Pourquoi les hommes attachent plus d'importance à un nom qu'à la substance d'un enseignement? Pour tout le reste, ils ont l'intention d'enseigner la vérité. En effet, ils l'ont fait dans la limite de leurs forces; quelques-uns ayant appris ce que Swedenborg enseignait autrefois, croient enseigner exactement sa doctrine d'aujourd'hui. Il en est cependant quelques autres qui prennent un faux nom dans de mauvaises intentions, et viennent enseigner une doctrine fausse, erronée et trompeuse.

D'après cet exposé sommaire, on peut se faire une idée des dangers des rapports spirituels, quand on s'y livre à l'aventure. Ainsi que cela arrive souvent dans les affaires purement terrestres, il faut démêler la vérité d'avec tous les enseignements erronés. Nous n'avons qu'un guide, qu'une seule sauvegarde contre les erreurs qui pourraient nous égarer; ce guide c'est l'usage complet de la raison, en toute liberté et sans prévention; cette sauvegarde, c'est la pureté d'intention, la sainteté de la pensée et une foi inébranlable dans la Providence divine.

(*Spiritualisme*, by Judge Edmonds, vol. 1er, p. 365).

Cette communication fut faite par Swedenborg au juge Edmonds, qui était à cette époque *médium parlant*.

(Note du trad.)

(1) Voir le dernier numéro.

LA VIEILLESSE

MÉDIUM : Mme COSTEL.

Paris, 1864.

Je vais vous parler de la façon dont il convient d'envisager la perte de la jeunesse, moment redoutable pour tous, et que peu de créatures savent supporter avec la vraie résignation, celle qui n'est pas seulement une contenance de l'amour-propre. La résignation intérieure n'existe que chez la femme qui, de bonne heure, a fait de la maternité une passion presqu'aussi absolue et aussi dévorante que celle de l'amour. Mais les femmes qui n'ont pas eu d'enfants, qui ont été détachées de leurs maris, et livrées à ces liens fragiles et charmeurs qui paralysent la volonté et l'action commune de la vie, que deviennent elles en présence de la vieillesse, cet abîme d'inanité?

Quoique personne ne l'avoue, et que le malheur de vieillir n'ait pas sa place au soleil, tous et toutes, s'ils l'osaient, le proclameraient plus douloureux que les pertes de cœur, et plus amer que les pertes de fortune, car tout se répare et s'oublie, sauf la vieillesse, seule douleur que les années aggravent. Pourtant, il est contraire aux volontés de Dieu que l'homme méprise et repousse l'état de vieillesse, sentinelle avancée de l'immortalité.

Si la croyance à la Réincarnation était aussi vivace que le regret des biens perdus, ce qui semble la fin serait l'aurore, et ceux qui finissent beaucoup plus heureux que ceux qui commencent, puisqu'ils se rapprochent du but.

L'espoir remplacerait alors les douloureuses joies de la jeunesse, et adoucirait les regrets de sa perte : Etudiez donc le Spiritisme, regardez-le, non plus comme une vaine utopie, mais comme une précieuse réalité. Il enseigne la fidélité dans le souvenir, et donne la certitude de retrouver ceux qu'on a perdus. Désirez l'avenir avec amour, et ne regrettez plus le passé.

Celle qui fut : DELPHINE DE GIRARDIN

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LE MERVEILLEUX

DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERNES

	fr. c.
Apollonius de Tyanes, traduit de Philostrate, par M. Chassang.	3 50
L'Enchanteur Merlin, par M. de la Villemarqué.	50
Histoire des Miraculés, des Convulsionnaires et du diacre Pâris, par Mathieu.	3 50
Saint Martin, le Philosophe inconnu, par M. Matter.	3 50
Le Spiritualisme rationnel, par M. Love.	3 50
La Phrénologie spiritualiste, par M. le docteur Castle.	3 50
La Pluralité des Mondes habités (2e édition), par M. Camille Flammarion, etc.	4 »
La Pluralité des Existences, par André Pezzani	3 50
La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et le moyen âge, par Alfred Maury de l'Institut. 3e édition revue et corrigée.	3 50
Swedemborg, sa vie, sa doctrine, etc., par M. Matter.	3 50

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.